

Le dernier livre de Suzanne Delacoste

## „Pavane pour l'amour manqué“

30 décembre 1954

Ce roman que publient les Editions Rencontres, à Lausanne, je l'ai lu en une nuit, tenu constamment en haleine et me demandant où l'auteur voulait me conduire.

Comment se fait-il qu'après avoir compris que c'était nulle part, je n'en éprouvai ni déception, ni regret ?

Simplement j'étais une fois de plus émerveillé de constater combien les femmes qui s'entendent à « faire de l'ordre » un peu partout n'en mettent aucun dans leurs sentiments.

Il en est de ce roman comme de ces sacs à main où la photographie de l'aimé voisine avec un bâton de rouge et où la clef de l'appartement disparaît sous de menus objets : la propriétaire seule peut s'y retrouver en le vidant sur la table.

C'est vrai, cependant, que si elle vous autorise à l'explorer, vous y prenez un plaisir où la curiosité le dispute à l'angoisse et à la tendresse : toute une vie en si peu de choses !

Suzanne Delacoste a vraiment, en écrivant son livre, accumulé les difficultés. Pas de plan, pas de construction, pas d'architecture.

Elle nous raconte l'histoire d'une jeune fille qui, pour conquérir un jeune homme, danse sa pavane et finit par se retrouver seule.

Un beau sujet de conte, à condition d'ordonner les phrases de ce jeu peut être inconscient, vers un aboutissement fatal, et d'en accuser les points essentiels. Et bien ! non.

Suzanne Delacoste mêle au thème initial des thèmes secondaires, passe d'une époque à une époque antérieure et nous donne un peu l'impression de rêver tout haut, mais comme elle a le don de la narration on l'écoute indéfiniment. C'est après seulement qu'on se dit qu'elle aurait pu résumer tout cela en cinquante pages.

Et pourtant, elle en ajouterait encore qu'on la suivrait jusqu'au bout.

Un roman ?

Si l'on veut, en filigrane :

Un très léger fil conducteur qui tantôt s'estompe et tantôt s'élargit, se perd dans un écheveau de confidences, sans qu'on soit très sûr que le dernier bout corresponde au premier.

Allez donc, avec vos gros doigts, démêler ce peloton !

Le désordre est, d'ailleurs, partout :

Les personnages principaux restent flous, sans visage précis, les paysages, même ensoleillés, s'estompent, et l'auteur intervient au milieu de ce chaos comme Père Éternel au début des siècles, pour commenter la situation, prêter sa voix à la nature et sa sensibilité aux hommes.

Avec, en plus, une bien plaisante désinvolture.

Plus je songe à ce livre où le récit parfois tourne au piquant bavardage et plus je me dis que traité par une autre, il n'aurait pas trouvé grâce aux yeux du lecteur.

Il a fallu un particulier talent à Suzanne Delacoste pour nous intéresser chapitre après chapitre, au milieu de tant de digressions, non pas à une histoire, mais à des moments d'une destinée humaine et aux réflexions que ces moments lui inspirent.

C'est ce talent qui m'a touché, ce talent qui lui permet d'écrire avec un égal bonheur ces petits billets où la malicieuse observation se teinte de mélancolie et ces nouvelles où la sensualité transparait sous les mots, avec infiniment de tact.

Et tout cela est tellement sensible !

Suzanne Delacoste suggère plus qu'elle ne peint mais ce pouvoir de suggestion, qu'il s'agisse d'un furtif émoi de la chair, d'un instant de la journée ou l'expression d'un sentiment, est troublant d'efficacité.

Les pages de ce journal – car c'est de cela qu'il s'agit après tout – ne sont jamais insignifiantes.

Celles que j'ai préférées, moi qui ai connu l'affreux internat, sont aussi les plus drôles et les plus désespérantes à la fois :

Elles concernent cette vie en vase clos que derrière leurs hauts murs les filles menaient parallèlement à la nôtre.

Suzanne Delacoste en parle avec une ironie d'autant plus redoutable qu'elle rend l'écho lointain d'une peine enfantine.

L'observation, une observation lucide nous restitue dans sa vérité ce milieu où les dévotions se déroulaient à la chaîne et où la terreur du Malin peuplait les nuits de cauchemars.

Tout ce qu'elle dit je l'ai vécu.

C'était vraiment aussi bête que ça, aussi absurde.

J'admire Suzanne Delacoste de n'avoir pas cédé, dans ces vivants tableaux, à une verve vengeresse et je crois qu'elle a eu raison.

Il suffit de croquer les gens et les choses tels qu'ils sont pour aller au-delà de la satire, à la vérité la plus nue.

Suzanne Delacoste a le courage aujourd'hui d'en sourire, alors que moi je n'y pourrais songer sans un sursaut de colère, mais ce sourire aigu, appuyé, clairvoyant, est plus dangereux qu'un jugement sommaire.

L'humour, c'est l'arme secrète de Suzanne Delacoste, un humour si bienveillant qu'il se confond parfois avec la pitié.

Si vous voulez savoir comment l'esprit vient aux filles, lisez *Pavane pour l'amour manqué* et surtout toutes ces pages sur l'internat qui sont, à mon avis, les meilleures de l'ouvrage, les mieux enlevées, les plus irrévérencieuses.

En tout cas, moi, je les relirai. A. M

